

J'ENTERRAIS MES QUARANTE-QUATRE ANS au *Léon*, bar bien connu, sorte de mosaïque d'un Sisteron baladeur et égaré, où se côtoient pêle-mêle routiers, zonards, prolos, vieux canassons et petits Beurs, avec par bonheur... de temps à autre, quelques silhouettes féminines occupées à siroter des vodkas orange.

C'était un samedi matin dans les Alpes-de-Haute-Provence, les quarante-quatre ans, je les enterrais seul et ferme devant un verre de bourbon bien tassé. Je les enterrais – comme tous les piliers de bar savent exhumer les petits cailloux blancs de leur mémoire et aussi de leur gosier – dans un culot de bouteille. Il n'y avait que le Petit Poucet pour avoir envie de retrouver son chemin et jouer au Petit Chaperon.

Et ce n'était pas au bar *Léon* qu'il aurait cherché sa grand-mère !

J'étais privé dans la région parisienne dans les fameuses années 1960. À cette époque je pataugeais comme bien des privés dans la semoule habituelle. Fugueurs jamais retrouvés, surveillances fastidieuses, problèmes immobiliers, histoires

d'adultère, extorsions de fonds, filatures, etc. – pas de quoi pavoiser.

Si bien qu'en 1971, j'ai atterri avec une toute petite valise à la porte des Alpes. Sisteron, une ville laborieuse de commerçants, où seules la citadelle, cette grande dame noire, et les montagnes environnantes, de belles dames blanches, semblaient attester que les gens du coin pouvaient avoir de temps à autre un peu d'imagination et quelque chose de plus. « On cherche aussi, nous autres, le grand secret. »

Je m'appelle Nils Baker, d'origine suédoise par mon grand-père, natif des environs de Stockholm. J'ai gardé le nom de ma mère, américaine, et vécu mon enfance dans l'Est de la France où mon grand-père, immigré agricole, avait fini par dénicher une ferme à louer.

Je me retrouvais donc avec mes quarante-quatre années enter-rées, un verre de bourbon vide à la main ainsi qu'une migraine carabinée, lorsque mon copain Kevin s'est accoudé au comptoir avec une mine de déterré.

– Salut Nils, t'as l'air sur les rotules.

– Chacun son truc, moi j'enfouis, toi tu exhumes.

Il n'a pas vraiment saisi le sens. Il est vrai qu'il avait visiblement d'autres chats à fouetter.

– Nils ! Véro s'est fait un peu... plutôt violemment hier matin.

Je lui ai demandé de répéter. Ses dents crissaient pour empêcher les mots de sortir. Pourtant revenu de pas mal de choses, je

n'aime pas être cynique mais je n'aime pas m'apitoyer non plus. Aussi, plus bête qu'avant les foins, j'ai dit :

– Ce sont des choses qui arrivent. Même aux sœurs de mes amis. On vit vraiment dans un pays démocratique.

La main dans la gueule, je l'ai vue venir. À exercer des métiers bidon, on chope vite des réflexes appropriés. Le temps de me rappeler que c'était un copain qui me la mettait, hélas, je m'étais déjà baissé. Mon talon a percuté son cou-de-pied et mon coude sa pomme d'Adam. Le barman se penchait fatalement vers le téléphone. « Chante en peinant », disait Bob Dylan, et mon pote Kevin faisait le reste, cherchant éperdument, à défaut de comprendre, un peu de souffle – mais alors vite un peu d'oxygène – avant qu'on se sourie tendrement tels deux copains qu'on était.

– Si on sortait lamper un peu d'air frais ?

Sur un banc, un peu plus tard et un peu calmé, Kevin m'a rancardé sur l'histoire de sa sœur.

– Un chauffeur de taxi-ambulance : blond, jeune, un mètre quatre-vingts, mince, bien habillé, avec une Mercedes blanche et une tronche à bondir sur tout ce qui bouge. Véronique s'est mise à crier pendant qu'il s'escrimait juste avant Noyers-sur-Jabron, il faut croire qu'une voiture a entendu car elle arrivait dare-dare. Ce pauvre type de chauffeur de taxi s'est levé, rembraillé aussi sec. Il a sauté dans sa tire puis s'est barré fissa. Véro n'a pu relever le numéro. Voilà. Tu sais l'essentiel.

Je n'irai pas affirmer qu'avec ça je me retrouvais changé en puits de science mais il faut un début à tout.

– Une Mercedes blanche, hein ? Taxi-ambulance, avec un type jeune et blond de un mètre quatre-vingts, dans ce pays où ne sévissent même pas trois habitants au kilomètre carré, on devrait pouvoir connaître, non ?

(Silence.) Je repris.

– Comment elle est, Véro ?

– Dans une forme resplendissante, c'était une fichue bonne journée. Écoute, Nils, tout ce que je te demande, c'est de me le dénicher. Qui il est, où il travaille, où il crèche. Le reste, c'est mon affaire, ok ?

– Et Véro ? Elle marche dans ton jeu de piste ?

– Quel jeu de piste ? Ce type il me le faut, point final. On n'empêche pas d'agir des mecs comme ça avec des états d'âme. C'est pas seulement l'histoire à Véro. Oh ! Et puis, je t'en pose des questions ?

Je n'avais rien à redire à cela. J'aurais préféré que ce soit Véro qui le demande, mais là, je virais au crétin accompli et je me serais foutu des claques depuis un bon quart d'heure.

– Entendu, je t'appelle dès que j'ai quelque chose, embrasse-la pour moi.

Je suis revenu à mon bureau, place de l'Horloge, au deuxième étage, avec une vue imprenable sur le marché du samedi matin. Le reste de la semaine j'étais aveugle et sourd. Pour cause, en dessous, au premier, officiait *La Souris verte*. Un mensuel écologique dont le patron, Edgar, et son rédacteur, Jean-Pierre

Mamain, venaient souvent à l'affût d'un bon mot, d'un tuyau, ou d'un petit extra, voir si je ne pouvais pas laisser traîner un œil ou mes oreilles pourtant bien assez développées comme ça.

Mamain, le rédacteur – je vous fais grâce des boîtes que son nom lui attirait –, me montait pour l'heure un travail sur une histoire de décharge de produits chimiques avec fluor, métaux lourds et autres saloperies infréquentables.

Elle devait, faute d'avoir été acceptée par les riverains aux environs de Sisteron, s'implanter éventuellement dans le village où j'habitais, dans la vallée du Jabron, à trente-cinq kilomètres de là. Ce village, du nom fatidique et encombrant de Montfut, devait cette appellation à la présence sur ses montagnes au Moyen Âge de moines tisserands et défroqués. Le patelin semblait actuellement sujet à beaucoup de convoitises. Outre cette histoire de décharge, il était question qu'il se crée un lac artificiel de quarante hectares sur un des meilleurs plans de culture du village. Une propriété se serait vendue récemment. Elle comprenait ces quarante hectares dont neuf travaillables, au plat, avec une ruine, et le reste était en landes et pins sylvestres. Le gars qui l'avait achetée, à prix d'or, paraît-il, tenait un dancing à l'entrée de la vallée du Jabron. Le rade s'appelait *La Coupole*.

La vallée du Jabron se tient encaissée sous les coups de bou-toir de la montagne de Lure et de différents monts de moindre altitude en adret. Elle s'effeuille, s'essouffle, parallèle à la vallée de la Durance, et résiste encore un peu au déferlement

touristique – bientôt propulsé à grands coups d'autoroute, Marseille-Sisteron, Sisteron-Grenoble. C'est une belle vallée, lorsqu'on la regarde, qu'on la sillonne, on ne peut s'empêcher de penser au Montana en un peu moins haut, les neiges éternelles en moins. Chez nous, au pire, la neige nous tient de janvier jusqu'en avril. Quelquefois un mètre et même, en 1976, un mètre vingt. Mais la ressemblance tient surtout au ciel immensément bleu, lumineux, et à l'aridité de cette zone des Préalpes sèches.

Je ne suis jamais allé dans le Montana mais j'imagine les montagnes aussi changeantes que les nôtres, les gars rudes et fiers, avec une sacrée descente, un peu comme certains types d'ici. Et puis ce sont des terres près du ciel. « Les nuages sont un paradis brillant dans un lit d'oiseaux. » Toutes proportions gardées, nous sommes de ce pays les derniers acteurs, les derniers Indiens pendant que l'espace reste toujours à conquérir.

Le bureau ! Mon bureau de privé. J'y viens en automne et en hiver assez régulièrement, deux fois par semaine, en coup de vent. En été, je n'y suis pratiquement jamais. Reste le printemps où je n'y vais guère. J'ai une activité débordante. En fait, je suis d'abord un agriculteur, un montagnard, et cela m'occupe. Ensuite, j'en vis correctement.

Je ne suis donc privé qu'accessoirement. De vieux tics ou de vieilles habitudes me servent d'exutoire lorsque j'ai des fourmis

dans les jambes. Quand on vit seul, s'occuper des histoires des autres...

– Oui et comment tu fais, toi, avec ton exploitation quand tu t'en vas faire l'arsouille à Sisteron ?

Pensez, ici, même les mouches ont une histoire simple.

Quarante-quatre ans, tout de même, un service cela ne se refuse pas. Je n'avais pas présenté ma licence ni le montant de mes honoraires à mon pote Kevin. On était presque en hiver, je n'avais pas terminé de labourer. L'hiver prend date lorsque la terre est gelée ; on finit par poser les pieds par terre. Arrive le moment de faire son bois. Les terres sont prêtes, coiffées, labourées pour le printemps. On se souvient d'être un homme lent, de remercier les femmes d'exister. Elles nous sauvent le paysage.

Bref, je n'allais pas moisir ici à regarder Poulet vendre ses concombres d'Israël, Mado ses fromages congelés, et penser à Véro puis à Kevin. Je ressentais fortement le besoin de passer à l'action. Je me suis engouffré dans mon bus. Via la vallée du Jabron, j'ai pris la direction de mon village, quartier de l'Ours, où mon chien et mes labours m'attendaient.

En route, j'élaborais tout de même un début d'investigation. À l'entrée de Noyers-sur-Jabron, je me suis arrêté. Pas pour chercher des indices dans le fossé, encore que... mais plutôt pour repérer le coin. Pas de maison en vue. Un fossé, des buissons, de la lande, aucun champ à proximité. Peu de chances pour qu'on ait vu le blond du taxi.